LE SOIR

14 novembre 2013

Montenero

★★★★

Rue des Martyrs, Tilleur

C'est l'histoire de trois Italiennes venues immigrer en Belgique en 1953. Trois témoignages bouleversants confectionnés dans l'étoffe la plus douce, contés et chantés par trois épatantes comédiennes avec une rare et précieuse simplicité. Une guitare, un accordéon, quelques chants populaires, et l'émotion surgit à fleur de peau.

(C. Ma.)

LE SOIR

7 novembre 2013

Phase à show chez ArcelorMittal

... Attention, plonger dans le passé industriel de la région, noirci par la suie des mines et des usines, ne signifie pas que le voyage est sombre. Prenons *Montenero*, voyage entre l'Italie et la Belgique des années 50, chantant les maux de l'exil avec sincérité, et une simplicité rafraîchissante comme un limoncello dans la canicule. Sandrine Bergot, Martine De Michele et Valérie Kurevic ont récolté les témoignages d'Italiennes installées en Belgique, tissant l'histoire de femmes nées à Montenero di Bisaccia, au cœur des Abruzzes, et contraintes à l'exil dans

Plonger dans le passé industriel de la région, noirci par la suie des mines et des usines, ne signifie pas que le voyage est sombre

ce pays du Nord *« dont on disait que c'était l'Amérique »*. Comme un journal intime aux pages cornées, on feuillette leur vie : la misère au pays natal, le dur labeur dans les champs qui casse le corps mais n'éreinte pas les rêves, puis le départ, la découverte du tram et des frites à la mayonnaise, le tiraillement entre ses racines et la volonté d'intégration. Sans rien occulter de la gravité de certains airs populaires ou chants de lutte, leurs mélodies habillent cette pièce de velours sans jamais l'endimancher ni sombrer dans le folklore. ...

L'Echo

12 novembre 2013

Le théâtre, arme de résistance ouvrière

... **Montenero**

«Montenero», déconstruit l'immigration italienne des années 50. Martine De Michele, initiatrice du projet Montenero, voulait montrer autre chose que l'image des Italiens salis par le charbon et étouffant au fond d'une mine. L'envers du décor. *«Dans la mémoire collective, le rôle des femmes était moindre. Or, elles ont toutes vécu une partie difficile de leurs vies en immigrant en Belgique. On dépasse l'identité masculine pour raconter l'immigration italienne.»*

Trois femmes racontent tour à tour, accompagnées de chants et mélodies populaires, leurs puissants récits de vie, vrais et empreints d'une touche d'humour. Arrivant en Belgique parfois sans avoir eu de choix, elles se reconstruisent avec ce qu'elles ont en suffisance: de l'optimisme et du courage. Sans tomber dans la mièvrerie ou la plainte, elles arrivent à nous persuader qu'une condition difficile n'est pas synonyme de fatalité: chacun peut prendre son destin en main malgré l'apparente complexité de la situation.

La sobriété des décors est en adéquation avec ces récits qui ne nécessitent aucun artifice. ...

entre|les|lignes

12 novembre 2013

... C'est ainsi que "Montenero" donne la parole aux femmes italiennes lesquelles quittant leur village, ont rejoint leurs familles, leurs hommes marqués pour la mine. C'est en parole et en musique que trois émigrées évoquent ici leurs racines, leurs rêves de jeunesse et leur désarroi lors de la confrontation avec une réalité faite de terrils, de privations et de travaux ingrats. Que ce soit en solo ou à trois voix, Sandrine Berjot, Martine de Michele et Valérie Kurevic excellent dans leurs récits comme dans les chansons tantôt mélancoliques tantôt gaies et enlevées...

Vlan Spectacle

septembre 13

... **Montenero**

Magnifiquement bien monté, mis en scène et interprété (tout comme les 2 autres spectacles) Montenero c'est la vie de Maria, Irma, Anna, Giulia,... des femmes qui ont quitté leur village d'Italie pour la Belgique. Elles ont quitté leur famille, leur terre pour le nouvel Eldorado. Montenero c'est l'histoire de l'immigration italienne à travers des femmes. Des femmes qui pourraient tout aussi bien être espagnoles, grecques, marocaines, roumaines, nigériennes,... Les chants, qu'ils soient populaires, de travail ou même révolutionnaires, ont une place importante et ponctuent les témoignages de ces femmes.

LE SOIR

Théâtre / « Montenero 53 » au Théâtre de la Place

Petites histoires de l'Histoire

IMMIGRATION et mémoire au cœur d'un spectacle remarquable de sincérité, drôle et émouvant.

Elles sont nées à Montenero di Bisaccia, au cœur des Abruzzes. En 1953, elles sont venues en Belgique, dont *« on disait que c'était l'Amérique »*. Trois femmes, trois histoires. Irma, mariée contre son gré à un Italien d'ici et qui n'y trouve d'abord que solitude et humiliation puis enfin… l'amour. Giulia, gamine venue poursuivre ses études et qui se retrouve domestique. Maria, qui fuit le rude travail des champs pour s'épanouir à Liège.

Par la voix de Sandrine Bergot, Valérie Kurevic et Martine De Michele, elles racontent leur histoire. Elles chantent les chants de là-bas aussi, accompagnées par la guitare de Carmelo Prestigiacomo et l'accordéon d'Alberto Di Lena. Tout cela avec une économie d'effets, une sobriété de mise en scène et un habillage lumineux qui évitent le folklore pour mieux souligner la force des mots.

« Montenero 53 » est un spectacle magnifique, qui prend aux tripes, fait monter les larmes aux yeux et attend un sourire pour leur permettre de couler. Un spectacle qui interroge au plus près et par les yeux souvent oubliés des femmes la thématique de l'immigration. Avec justesse, pudeur et respect. Loin de tout misérabilisme.

*« La lecture d'*Origines, *d'Amin Maalouf, a été le déclencheur de mon propre désir d'interroger mes racines*, explique Martine De Michele. *L'histoire de ma mère, venue d'Italie, je la connais-*

« Ces femmes ont lutté pour triompher des épreuves. C'est une belle leçon »

Sandrine Bergot, comédienne

sais un peu, mais pas dans les détails. On raconte peu de nos jours. J'avais au départ l'idée de faire un spectacle de chansons et j'en ai parlé à Sandrine. Ensemble, et avec ma mère Norma pour installer la confiance, on est al-

VALÉRIE KUREVIC, Martine De Michele et Sandrine Bergot, troublantes de justesse et de sincérité. © LOU HÉRION.

lées rencontrer une dizaine de ses amies, avec un questionnaire précis sur leur vie là-bas, la raison du départ, leurs impressions en arrivant ici, l'adaptation. »

« Et là, on a eu la grande surprise de constater que leurs histoires étaient très différentes les unes des autres, souligne Sandrine Bergot. *J'ai été frappée, aussi, par le parfum d'émancipation qui flottait dans tous ces parcours. Ces femmes ont lutté de toutes leurs forces pour triompher des épreuves. Ça réconforte. Et c'est une belle leçon. »*

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si l'immigration est envisagée ici uniquement par les yeux des femmes. *« J'avais participé au spectacle* Hasard, Espérance et Bonne Fortune, *qui traitait du même sujet, mais du point de vue des hommes*, reprend Martine. *Leurs histoires à eux sont plus semblables : la mine, le travail. On parle beaucoup moins des femmes. »*

De ces témoignages, les comédiennes ont entremêlé les fils pour construire un spectacle où les chansons, magnifiquement orchestrées, viennent soutenir les mots. Et n'allez pas croire qu'il faut être Italien pour l'apprécier. *Montenero* parle à tout le monde.

« Je ne suis pas italienne, mais un peu immigrée tout de même, sourit Sandrine. *A travers ces histoires, ce sont aussi des morceaux de nous qu'on raconte. L'histoire de l'immigration est toujours un peu la même pour les vagues successives, de toute façon. »*

« D'où le besoin de transmission de cette mémoire collective, explique Martine. *Autour de moi, j'entends des Italiens de deuxième ou troisième génération parfaitement intégrés en Belgique qui reproduisent avec les Marocains ou les Turcs des attitudes dont leurs parents ou grands-parents ont souffert en arrivant ici. Il est important de se rappeler d'où on vient. »*

D'autant que cette immigration-là a façonné le visage de Liège. Ces petites histoires, c'est aussi notre Histoire.

Créé pour le festival de Liège en janvier 2007, *Montenero 53* est de retour dès ce mercredi au Théâtre de la Place pour dix jours. Ne le manquez surtout pas ! ■

PIERRE MOREL

Du 12 au 22 mars (à 20 h 15) au Théâtre de la Place. Relâche le dimanche et le lundi. Réservations au 04-342.00.00.

LE SOIR

Le 19 mars 2008

« Montenero 53 » à Liège. Au temps où la Belgique, c'était l'Amérique. © LOU HERON.

« La Belgique, c'était l'Amérique »

CRITIQUE

Seul un spectateur avec un glaçon à la place du cœur pourra rester insensible à *Montenero 53*, créé au Festival de Liège en 2007 et repris au Théâtre de la Place. Concentré d'émotions pures, ce voyage entre l'Italie et la Belgique dans les années 50 chante les maux de l'exil avec sincérité, des voix d'une chaude douceur et une simplicité rafraîchissante comme un limoncello dans la canicule.

A l'origine de ce soyeux périple, on trouve les comédiennes Sandrine Bergot, Martine De Michele et Valérie Kurevic, trio issu de la bande liégeoise des Olives Noires. A partir de témoignages d'Italiennes installées en Belgique depuis 50 ans, elles ont tissé trois histoires, celles de Julia, Maria et Irma, nées à Montenero di Bisaccia, au cœur des Abruzzes, et contraintes à l'exil dans ce pays du Nord *« dont on disait que c'était l'Amérique »*.

Comme un journal intime aux pages cornées, on feuillette leur vie : la misère au pays natal, le dur labeur dans les champs qui casse le corps mais n'éreinte pas les rêves, puis le départ, la découverte du tram et des frites à la mayonnaise, le tiraillement entre ses racines et la volonté d'intégration. Mariée de force à un Italien d'ici, Irma vivra son exil dans la douleur tandis que Maria s'y émancipera, refusant de retourner au pays.

Des récits francs et sans misérabilisme qui touchent directement au cœur grâce à l'accompagnement musical de Carmelo Prestigiacom à la guitare et d'Alberto Di Lena à l'accordéon. Gorgées de soleil méditerranéen sans rien occulter de la gravité de certains airs populaires ou chants de lutte, leurs mélodies habillent cette pièce de velours sans jamais l'endimancher ni sombrer dans le folklore. Les trois comédiennes vous donnent la chair de poule à interpréter, en chœur et en italien, ces chansons dont on ne comprend pas les paroles mais dont on reçoit de plein fouet la charge émotionnelle. Il s'en dégage une puissance au parfum ancestral, proportionnelle à cette incroyable force de caractère qui accompagne les femmes déracinées de l'Histoire. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 22 mars au Théâtre de la Place, Place de l'Yser, Liège ; 04-342.00.00.

choix de la semaine
dans le mad

scènes

Des Abbruzes

Spectacle tout en finesse, sobriété et émotions pures que ce *Montenero 53*, témoignage de l'immigration italienne des années 50 vue par les femmes. On en ressort les oreilles bouleversées par une musique grave mais ensoleillée, et la gorge nouée par le courage et la force de caractère de ces femmes qui ont tout quitté.

CATHERINE MAKEREEL Page 43

Théâtre de la Place, Liège, jusqu'au 22 mars.

© D.R.

La Libre BELGIQUE

L'immigration italienne à travers ses femmes

▸ "Montenero 53", un voyage chanté vers l'Italie de trois immigrées. Tout en finesse.

Juste une guitare, un accordéon, quelques loupiotes intimes et trois dames en noir. Même si l'une d'elles seulement est italienne, l'air qui se dégage de ce trio sent bon l'huile d'olive et le soleil.

Avec leurs mots et leur voix, elles ont décidé de partir sur les chemins de l'immigration italienne, empruntant les pas que d'autres ont foulés, quittant leur terre natale pour la Belgique.

Direction Montenero, petit village des Abruzzes. Julia, Maria, Irma. Trois jeunes filles nées dans les années 30 ou 40, aujourd'hui grands-mères. Étudiantes, travailleuses aux champs, elles aiment leur pays. Mais la vie, les besoins économiques, les mariages forcés par la famille décideront pour elle. C'est la Belgique, *"dont on disait que c'était l'Amérique"*, qui devient leur destination.

Les trois filles découvrent alors un pays gris, terne et froid. Puis vient le moment de l'adaptation, rude ou plus douce. Rencontres, mariages, désunions, enfants : Julia, Maria et Irma suivent le fil de leur vie, teinté de bons et de mauvais moments, de découvertes exaltantes et de nostalgie amère.

C'est en toute simplicité, en toute sincérité, que l'équipe de "Montenero 53", en grande partie identique à celle du précédent spectacle "Les Olives Noires", a conçu ce voyage-témoignage.

Sandrine Bergot, Valérie Kurevic et Martine De Michele – particulièrement touchante lorsqu'elle se lance dans ses tirades en italien – racontent et chantent leur colère ou leurs espoirs, dans un français coloré de pointes d'italien, sur les mélodies d'Alberto Di Lena et Carmelo Prestigiacomo.

Itinéraires de trois Italiennes au caractère trempé, "Montenero 53" apparaît comme une transmission des souvenirs entre générations. La voix off des personnages, qui ont réellement raconté leurs aventures aux comédiennes, donne une consistance savoureuse et puissante au spectacle.

On en ressort avec les oreilles qui chantent et pétillent ainsi que le cœur rempli de ces histoires belles et difficiles à la fois.

"Montenero 53", un spectacle vu au Festival de Liège. A revoir, on l'espère, on le pressent.

Marie Liégeois

La Libre Belgique, le 21 février 2007

LE SOIR

Spa, saveur limoncello

Perle noire du Festival de Spa, « Montenero 53 » voyage entre Italie et Belgique, maux de l'exil et musique des mots.

Comme chaque année à cette époque, les sources minérales de Spa vont puiser un peu de leur calcium, potassium et magnésium aux cascades bouillonnantes du Festival de Spa. Une trentaine de pièces, dont huit créations, vont jaillir sur les planches de cette 49e édition. Parmi ces geysers acides, tendres ou burlesques, il est une pièce dont on ne compte plus les oligo-éléments, à siroter goutte après goutte : *Montenero 53*.

Sur une scène dépouillée, trois comédiennes, une guitare et un accordéon chantent l'exil de femmes nées à Montenero di Bisaccia, petit village des Abruzzes, et forcées à l'exil dans les années 50. On en ressort les oreilles bouleversées par une musique grave mais lumineuse, et la gorge nouée par le courage et la force de caractère de ces femmes qui ont tout quitté. Concentré d'émotions pures, ce voyage chante l'exil avec des voix plus douces qu'un filet d'huile d'olive et une simplicité rafraîchissante comme un limoncello dans la canicule. A l'origine de ce spectacle créé au Festival de Liège en 2007, on trouve Martine De Michele, comédienne belge d'origine italienne : *« Après avoir lu* Origines *d'Amin Maalouf, j'ai eu envie de travailler sur l'immigration, sur ce qu'il nous en reste à nous, troisième génération d'immigrés. Je me suis rendu compte que je ne connaissais pas les détails de la vie de ma mère et j'ai ressenti le besoin de mieux connaître le parcours de ma famille, de mes grands-parents. J'ai demandé à ma mère de me mettre en rapport avec ses amies italiennes d'ici.* Bientôt rejointe par les comédienne Sandrine Bergot et Valérie Kurevic, Martine De Michele a entrepris de rencontrer une dizaine d'Italiennes et enregistrer leurs témoignages. *« On a fait un mélange de tous ces récits, concentrés en trois personnages mais toutes s'y retrouvent ne serait-ce que par une phrase. Elles nous ont aussi chanté des chants de là-bas, des morceaux qu'Alberto Di Lena et Carmelo Prestigiacomo ont réorchestrés pour le spectacle. »*

Ainsi, de ces femmes à qui on disait jadis que *« la Belgique, c'était l'Amérique »,* on feuillette la vie comme les pages d'un journal intime aux pages cornées : la misère au pays natal, le dur labeur dans les champs qui casse le corps mais n'éreinte pas les rêves, puis le départ, la découverte du tram et des frites à la mayonnaise, le tiraillement entre ses racines et la volonté d'intégration. Mariée de force à un Italien d'ici, Irma vivra son exil dans la douleur tandis que Maria s'y émancipera, refusant de retourner au pays.

« On y retrouve l'histoire de ma propre mère, venue en Belgique avec son père quand elle avait 12 ans. Elle pensait continuer ses études ici mais a très vite compris qu'il faudrait travailler et se débrouiller. Il y a l'histoire d'Imelda qui, mariée de force à un Italien d'ici, s'est battue sans relâche pour travailler et se libérer de lui. Et puis il y a cette dame de 80 ans aujourd'hui, qui a commencé à travailler à dix ans et a continué jusque 70 ans. Elle est venue en Belgique parce qu'elle avait entendu que, dans son village, tout le monde y allait. Toutes ces histoires datent des années 50 et en même temps semblent terriblement actuelles. Universelles aussi. Mais ce qui frappe surtout dans ces récits, c'est ce mélange de rêve brisé et de volonté farouche de s'émanciper. C'est pour cela que nous ne voulions pas d'un spectacle nostalgique ou larmoyant. Nous voulions surtout que le public perçoive chacune de nous à travers ces témoignages en toute simplicité. On l'a fait avec nos tripes et c'est sans doute pour ça qu'on draine un public très large. Même le milieu un peu rock est venu nous voir, comme les gens de la Soundstation à Liège. Ils ont adoré ! »

Un petit côté rock'n roll qui n'empêche pas les comédiennes, sobrement vêtues de noir, de nous livrer des récits gorgés de soleil méditerranéen sans rien occulter de la gravité de certains airs populaires ou chants de lutte. Sans non plus sombrer dans le folklore. Avec une belle modestie, le trio d'En Compagnie du Sud, collectif à qui l'on doit aussi les plus festives et déconnantes *Olives noires,* devrait à coup sûr enrichir l'eau des thermes d'une énorme dose de Vitamine D, entre autres.

Catherine Makereel

Les Temps Modernes
FONDATEURS
Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

Micheline Servin

Le second, présenté dans la même ancienne caserne aborde un autre sujet actuel : l'émigration. En l'occurrence, celle des Italiennes qui ont rejoint les maris et parents venus, après la guerre, travailler dans les mines de la région.

Montenero 53, compagnie Montenero, au Hangar Saint-Luc.

Avancée dans un monde qui s'anime progressivement dans un espace scénique fermé de rideaux noirs. Une mélodie à la guitare, un halo de lumière, le guitariste est assis sur une chaise de bois, quatre autres attendent d'être occupées. Un homme chante puis entre en scène, précédant trois femmes toutes vêtues de robes noires qui s'arrêtent aux genoux et laissent les bras nus, différentes de forme, et portant des chaussures noires, à bride, comme dans le temps. Des femmes qui évoquent l'Italie et chantent en langue vernaculaire. Le chant appellerait-il d'autres voix ? S'entendent celles, enregistrées, de femmes âgées, au français embelli d'accents italiens. « Quand j'allais à l'école... »... « Avant de venir ici, j'ai commencé à travailler la terre à dix ans, pour aider mes parents. » ... « Quand je suis arrivée... » Giulia, Maria, Irma. Trois femmes nées d'entretiens et de rencontres effectuées par Valérie Kurevic, Martine De Michele et Sandrine Bergot qui leur prêtent vie, se mettant elles-mêmes en jeu : « Elle m'a dit », revient pour un récit, en dialecte sicilien, repris en français par une autre, ou directement en français. Une judicieuse et vivante manière d'aborder l'émigration, le passage de main, la transmission. Emigration depuis Montenero, un village des Abruzzes, terre natale qui persiste dans les chants, où toutes trois sont nées dans les années 1930-1940 et dont elles parlent par bribes s'entrelaçant. Giulia est d'une famille pauvre, comme Maria. Mais la vie de labeur — ramasser les olives en plein hiver et faire son repas de quelques-unes et d'une tranche de pain — n'empêche pas, pour la seconde, une douceur familiale qui la pousse à marcher une vingtaine de kilomètres aller et retour, simplement pour partager le repas du soir. Irma est d'une famille plus aisée qui lui permet d'être scolarisée et lui autorise des rêves, être couturière, à quoi elle s'exerce, avec réussite, en empruntant une machine à coudre. Témoignage de la vie dans les champs et les oliveraies. Vie rude mais heureuse, avec le soleil, la terre, le village, qu'évoquent les chants, accompagnés à la guitare (Carmelo Prestigiacomo, inventif de sons et chanteur) et à l'accordéon (Alberto Di Lena, également chanteur), ou *a capella*. Italie de joie, d'allégresse et de plaintes.

Qu'est-ce qui pousse à émigrer ? Comment ces femmes, dont deux n'avaient jamais pris le train avant, arrivèrent-elles dans ce pays froid, ce qui ravit l'une, où elles vivent désormais, depuis 1953. « On disait que la Belgique, c'était l'Amérique. » La condition de la femme... surgit. Les familles organisent les mariages, et deux se retrouvent mariées à des inconnus ; l'une obéit, l'autre tente de se révolter, mais les coups maternels et la menace de la réprobation la font plier ; elle restera des jours aux aguets contre son mari, cet étranger. Pérégrinations diverses, découverte d'une autre vie, où le soleil manque, où elles ne sont pas acceptées. Ce n'est pas l'Amérique, les hommes ne sont pas riches quoi qu'aient laissé imaginer des valises remplies de vêtements et denrées apportées au pays, ils sont même épuisés par le travail, ou se réfugient dans la domination d'une épouse impuissante, car au village tout se sait, mais on ne veut pas entendre les brutalités. Elles apprennent le français (maîtrise la langue pour s'adapter), s'embauchent dans des boulots durs, ingrats, mais qu'importe, elles défendent leur dignité. Giulia, qui avait travaillé dès l'âge de huit ans pour aider ses parents, rêvait d'aller à l'école pour devenir infirmière, elle sera embauchée comme femme de tâches, subissant l'inspection humiliante de son linge (« mes draps étaient de lin brodés, à la main »). Retourner au village ? Comment, avec quel argent ? L'une devient veuve et rencontre un Belge qu'elle épouse contre l'avis familial. L'autre voudrait quitter son mari — s'insère un chant religieux entonné par le groupe qui s'avance au pas d'une procession, menace sourde —, elle attendra la mort de son père pour divorcer et se remarier avec un Jean-Marie. Les anecdotes révèlent les mentalités et le courage de ces femmes qui ont lutté pour leur dignité, ont travaillé, ne se sont jamais départies d'une vigueur à vivre.

Un spectacle d'une grande simplicité et suscitant une palette d'émotions, d'une remarquable qualité, musicale, vocale, et progressant par images sollicitant l'imaginaire : trio de femmes unies et se consolant, ou assises sur des chaises au lointain comme à la porte des maisons dans un village des Abruzzes, s'avançant pour parler, s'accordant aux musiciens qui, du regard, les soutiennent pour chanter. Une entente fraternelle et attentive circule entre les cinq artistes. Et quand, en fin, les voix originales s'entendent, ce sont ces femmes, maintenant âgées qu'on pense avoir rencontré tant la transmission a été aussi vive que respectueuse. Que faire du témoignage au théâtre ? Une belle réponse est fournie qui dispense une vérité sur l'émigration (et non les postures habituelles de derrière les bureaux), sur l'importance des origines et sur le travail. L'accueil a été vibrant, là encore de la part d'un tout public, et les langues se délièrent ; une femme me confia que son père avait émigré de Pologne pour venir travailler dans les mines. Je perçus des bribes de souvenirs d'Italie. Qu'il soit vu ailleurs, dans beaucoup de lieux. *Montenero 53*, c'est aussi une participation à l'Europe, à la mémoire ouvrière, à la lutte des femmes et contre la xénophobie. De l'importance de la culture. Laquelle et pourquoi ?

Martine De Michele & **Ludo Bettens**

Mémoire et histoire comme sources de création théâtrale : le cas de *Montenero 53*

Le spectacle présenté ci-dessous sera joué par "En Compagnie du Sud" du 12 au 15 et du 18 au 22 mars 2008 au Théâtre de la Place.

L'an dernier, le Festival de Liège nous faisait découvrir un spectacle d'une profonde humanité, *Montenero 53*, de la troupe En Compagnie du Sud, composée de Sandrine Bergot, Martine De Michele, Valérie Kurevic, Alberto Dilena et Carmelo Prestigiacomo. Cette pièce s'est construite à partir des témoignages de cinq femmes Maria, Irma, Anna, Giulia, Carmela qui, dans les années quarante-cinquante, ont quitté, contraintes ou de leur propre chef, leur Italie natale, leur petit village de Montenero di Bizzacia pour venir s'établir en Belgique. En tant qu'institut d'histoire sociale, nous nous interrogeons sur la manière dont la création théâtrale se nourrit de la mémoire et de l'histoire récente. Les tenants du théâtre action estiment que ce rapport à l'histoire fait partie intégrante du processus de création qui est pour eux « beaucoup plus qu'un regard artistique sur soi, sur les autres et sur sa capacité à créer [mais] aussi une interrogation sur notre histoire, un exercice de mémoire sur ce qui nous unit à d'autres fractions de l'humanité, ici et ailleurs, maintenant, hier, demain.[1] » À cet égard, *Montenero 53* est représentatif : la mémoire y est omniprésente. Source de réflexion, c'est la mémoire qui est à l'origine du projet initial ; matière première du spectacle, c'est elle qui a déterminé sa forme même.

Au départ du projet, il y a l'interrogation de Martine De Michele, comédienne d'origine italienne, sur les « restes de l'immigration chez les enfants de la 3e génération ». Cette réflexion, elle la nourrit à travers la lecture de l'ouvrage d'Amin Maalouf, *Origines*, une enquête sur l'histoire de la famille de cet auteur libanais, doublée d'un essai philosophique sur la mémoire. « Que nous reste-t-il du passé, […] celui de notre parenté, comme celui de l'humanité entière ? » écrit-il « Que nous est-il parvenu de tout ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est chuchoté, de tout ce qui s'est tramé depuis d'innombrables générations ? Presque rien, juste quelques bribes d'histoires accompagnées de cette morale résiduelle que l'on baptise indûment "sagesse populaire" et qui est une école d'impuissance et de résignation[2]. »

Sur la base du même constat, Martine, Sandrine et Valérie décident de composer un spectacle centré sur la mémoire. Celles des immigrés italiens. Une mémoire double puisque relative à la fois au monde perdu, l'Italie lointaine, et à la découverte d'un monde nouveau, la Belgique. L'idée de donner la parole aux immigrés n'est pas neuve : en 1996 déjà, la compagnie du Théâtre de la Renaissance avait monté la très belle pièce *Hasard, Espérance et Bonne Fortune* basée sur le témoi-

gnage de mineurs. Certains de ces travailleurs se mêlaient à la troupe sur scène pour rendre, avec émotion et réalisme, la vie quotidienne des charbonnages. *Montenero 53* traite de la question de l'immigration de manière différente. Voyant que la mémoire collective associait le plus souvent l'immigration italienne à l'arrivée massive en Belgique des hommes venus travailler dans les mines[3], les trois comédiennes ont souhaité rappeler que la « fêlure de l'immigration » n'a pas été vécue uniquement par des hommes mais par tout un peuple. Elles ont donc donné la parole aux femmes et aux enfants venus dans le sillage de leur mari ou de leur père. Des femmes, témoins essentiels, que trop souvent la mémoire collective occulte. Comme le fait remarquer Carmelina Carracillo « il s'est toujours trouvé dans l'histoire des gens qui parlaient – et parfois de façon juste - pour d'autres : le riche pour le pauvre, l'intellectuel pour l'ouvrier, le blanc pour le noir, le civilisé pour le sauvage et bien sûr, l'homme pour la femme. […] Autoriser une parole de femme, c'est enrichir notre imaginaire collectif et équilibrer l'héritage symbolique qui est le nôtre. Et constituer une mémoire collective de femmes, c'est d'abord légitimer une subjectivité de femme dans des espaces culturels comme la littérature et le théâtre où se construit aussi la personnalité parce que subjectivation et socialisation sont mis en œuvre. »[4]

D'où la volonté d'aller à la rencontre de ces femmes… Avec, comme idée première, de recueillir une série de chansons populaires, chansons de travail ou de luttes susceptibles de nourrir un spectacle musical. Quelques mois auparavant, en effet, deux des trois artistes se sont retrouvées, un peu par hasard, à créer le groupe des Olives noires qui a connu un véritable succès avec son spectacle de chansons aux paroles « détournées »[5].

Dès la première interview qu'elles mènent, Martine, Sandrine et Valérie se rendent compte que *Montenero 53* ne peut se limiter à un simple tour de chant. À l'instar de Maalouf, elles se sentent investies d'un devoir de mémoire. Comme l'explique Martine : « Nous nous sommes rendues compte que si nous ne racontions pas ce qui s'est passé, personne ne le ferait à notre place. […] Nos parents, nos ancêtres n'ont pas écrit, c'est vrai ! Ni raconté d'ailleurs ! Ils sont et étaient, sans doute très pudiques ou peut-être, voulaient-ils nous préserver… d'une histoire difficile. Jusque là, nous n'avions pas vraiment essayé de connaître leurs parcours… parcours qui pourtant font partie de nous-mêmes. En poursuivant une recherche personnelle de nos origines, nous sommes parties à la découverte de l'histoire de ces femmes qui, un jour, ont quitté leur village, leur famille, la chaleur du soleil… Nous ne demandions qu'à écouter, elles ne demandaient qu'à raconter. Leurs témoignages sont généreux, forts, émouvants. »

S'est alors posé la question de comment rendre cela sur la scène. À partir des six interviews réalisées, trois personnages sont créés : Irma (qui est resté très proche d'une des femmes rencontrées), Maria et Giulia (toutes deux composées par juxtaposition de deux témoignages), le tout en veillant à rester fidèle aux témoignages, à préserver les souvenirs évoqués et la saveur des anecdotes, à limiter la part de fiction.

Dès les premiers essais, apparaît une évidence… Les trois comédiennes ne pourront s'approprier "ces récits" qu'en étant dans le domaine de la parole le plus simplement possible. Éviter "le jeu" des mots ou de jouer les personnages. « Nous avions l'impression que "jouer" enlevait la dimension plus universelle que nous voulions donner à *Montenero 53* ». Le choix se porte sur une mise en scène dépouillée : trois femmes racontant leur parcours, entremêlé de musique et de chants qui viennent en contrepoint des récits. Le recours à la musique et aux chants les aide à ne pas se figer tout en leur permettant d'aller encore plus loin dans « la simplicité des récits ». Le choix des musiques et des chants est directement inspiré par les témoignages et certains chants ont même été directement transmis par les femmes interviewées.

Bien que fort différent du théâtre-action proprement dit, dont une des spécificités fondatrices est d'être une création collective avec des acteurs non-professionnels en ateliers participatifs[6], *Montenero 53* n'use pas moins d'une démarche voisine qui consiste à descendre sur le terrain, à aller

à la rencontre de personnes généralement exclues de l'art théâtral et à leur octroyer la parole. Jean-Martin Solt décrit le théâtre action comme un théâtre qui « ne veut pas se limiter à faire de l'art pour le seul plaisir de faire de l'art. Un mouvement de théâtre qui rejoint ceux qui par leur action veulent dépasser le domaine intrinsèque de l'art pour s'inscrire dans un projet de société plus global. Populaire, mais pas populiste, un mouvement de théâtre à la croisée de l'art avec le social ! [...] Contrairement à ce qu'il évoque peut-être en premier, le terme de théâtre-action renverrait donc moins à certaine forme ou méthode théâtrales qu'à une certaine attitude, une certaine ligne d'approche de la création théâtrale et du média théâtre en général. Celle-ci se caractérise avant tout par la conception d'un théâtre qui veut prendre position et qui se refuse d'ignorer ou d'oublier le "non-public" »[7]. *Montenero 53* s'inscrit dans la même démarche. On y retrouve aussi, comme dans le théâtre-action un certain dépouillement qui permet de souligner le rapport intense de l'acteur au spectateur.

Mais davantage encore que le théâtre-action, *Montenero 53* évoque le travail d'Ascanio Celestini[8], cet auteur italien à la faconde prolixe, presque « logorrhéienne », qui au travers de spectacles tels *Fabbrica* ou *La Peccora nera* s'interroge sur la tradition, la transmission et l'oralité, en laissant une part importante à l'imaginaire des spectateurs. « Ce qui compte, c'est que le public se crée des images. Dans le théâtre traditionnel, beaucoup d'images ne viennent pas de l'imaginaire du public, mais de l'acteur. Dans mes spectacles, j'espère que le langage laisse la place aux images des autres. C'est le principe de mon travail : des images qu'on m'a données redeviennent des images.[9]» Cette place laissée à l'imaginaire est très présente également dans *Montenero 53* : ainsi, les comédiennes sur scène, finissent par faire place dans l'esprit du spectateur à Irma, Maria et Giulia assises devant la porte de leur maison là-bas dans les Abruzzes.

Comme le dramaturge italien, les trois comédiennes de *Montenero 53* entendent partir d'un point de vue particulier pour aller vers l'universel et ainsi tisser un lien entre la mémoire individuelle et l'histoire. Elles présentent trois parcours contrastés : Irma mariée contre son gré à un Italien de Belgique et pour qui ce nouveau pays est synonyme de solitude et d'humiliation jusqu'à ce qu'elle décide de quitter son mari et rencontre enfin l'amour auprès d'un Belge. Giulia ensuite, partie d'Italie pour pouvoir poursuivre ses études et qui se retrouve domestique en Belgique. Giulia qui n'ose pas affirmer son désir de retrouver le soleil d'Italie en laissant derrière elle « les toits noirs, les fumées, le ciel gris, la pluie... comme si tout était éteint... ». Maria, enfin, qui a voulu quitter son village natal et le travail au champ et qui s'est émancipée grâce à son emploi de femme de chambre à Liège.

À partir des anecdotes personnelles (et peut-être justement en partie grâce à elles et à l'émotion réelle qu'elles portent), ces témoignages transcendent l'expérience de ces quelques femmes interviewées pour donner lieu à une réflexion sur l'exil et le déracinement, sur la difficulté à trouver de nouveaux repères ailleurs et à s'y faire accepter, sur le manque (manque du pays quitté, de la famille restée au loin...). Des sentiments qui sont communs à tous ceux que la misère économique, la répression politique ou philosophique jettent sur les routes. Ainsi, grâce à *Montenero 53*, le spectateur est plongé dans le quotidien des immigrés semblables à ceux qu'il croise chaque jour en rue et au cœur de leurs émotions. Il est confronté à sa propre image, remis en question dans sa propre bonne conscience, dans sa propre mémoire sélective : tous nous avons tendance à oublier l'accueil peu chaleureux,

voire la xénophobie dont certains ont fait preuve envers les immigrés italiens, aujourd'hui « assimilés ». Et ne sont-ce pas les mêmes réticences qui se manifestent (parfois même dans le chef de ces Italiens intégrés) envers les nouvelles communautés d'immigrés ? *Montenero 53* livre une leçon de vie car la mémoire de ces trois femmes nous est tout au long du spectacle présentée non comme source de nostalgie stérile, de repli sur soi et de passéisme, mais au contraire comme une force vive permettant de garder l'espoir dans l'avenir, de se battre envers et contre tout.

Ce n'est donc pas par hasard si la troupe En Compagnie du Sud a été invitée à présenter son spectacle dans un festival au Bénin, en mars prochain. Nul doute qu'elle reviendra riche de multiples expériences et rencontres qui nourriront leurs prochaines créations. « Après les quelques représentations de la saison passée, nous avons l'intime conviction que notre travail pourrait encore être approfondi. [...] Pour nous, *Montenero 53* est le début. Nous voudrions pour la suite, continuer à aller à la rencontre des gens qui font l'histoire. Nous voudrions témoigner, à notre tour, de notre intérêt et de notre émotion suscités par leur immense humanité. » Une tâche dans laquelle les centres d'archives et instituts d'histoire ont un rôle à jouer car, bien que leur démarche soit scientifique (et non pas créative), ils se doivent de récolter cette mémoire orale qui se transmet de moins en moins, comme le remarque avec amertume l'une des femmes interviewées en parlant de ses petits-enfants : « Je leur raconte pas souvent ... mais maintenant, ils n'ont même pas le temps de t'écouter... Mais je raconte oui... ». Des synergies sont dès lors à mettre en place où chacun, en poursuivant des objectifs qui lui sont propres (l'un la création théâtrale, l'autre la recherche historique), pourra œuvrer à la préservation commune de cette part souvent négligée du patrimoine collectif qui est source d'une meilleure compréhension de l'autre et de soi-même.

Notes

[1] Collectif 84, « Briser le quatrième mur » dans Paul Biot (sous la dir.), *Théâtre-Action de 1996 à 2006. Théâtre(s) en résistance(s)*, Cuesmes, Les Éditions du Cerisier, 2006, p. 61.
[2] Amin Maalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004, p. 67-68.
[3] À partir de la Seconde Guerre mondiale et jusque 1958, les Italiens constituent le principal groupe d'immigrés en Belgique (représentant 48,5% de la communauté immigrée en Belgique). Pour davantage de renseignements sur l'immigration italienne en Belgique, nous invitons à consulter Michel Hannotte (sous la dir.), *Siamo tutti neri. Des hommes contre du charbon : études et témoignages sur l'immigration italienne en Wallonie*, Seraing, Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale, 1998, 174 p.
[4] Carmelina Carracillo, « Mille et un personnages en quête d'auteure », dans Centre du théâtre-action (sous la dir.), *Théâtre-Action de 1985 à 1995. Itinéraires, regards, convergences*, Cuesmes, Les Éditions du Cerisier, 1996, p.348-349.
[5] Ce groupe, composé de Martine De Michele et de sa sœur Cathy, de Sandrine Bergot et de Rosario Marmol-Perez, a vu le jour en 2003.
[6] Pour une définition du théâtre action, nous renvoyons à Paul Biot (sous la dir.) *Théâtre-Action de 1996 à 2006. Théâtre(s) en résistance(s)*, Cuesmes, Les Éditions du Cerisier, 2006, 428 p.
[7] Jean-Martin Solt, « Vol au-dessus d'un nid de questions » dans Paul Biot (sous la dir.), *Théâtre-Action de 1996 à 2006. Théâtre(s) en résistance(s)*, Cuesmes, Les Éditions du Cerisier, 2006, p. 42-43.
[8] Voir le site http://www.ascaniocelestini.it, consulté le 20 décembre 2007.
[9] Au point qu'en 2002, il s'est vu décerner le Prix Ubu pour ses recherches approfondies sur l'histoire dans ses spectacles.